

“On tâcha de me séduire par la gourmandise. On me fit présent d’alphabets en chocolat, composés de vingt-cinq tablettes portant chacune une lettre en sucre. Le résultat ne fut pas meilleur. Je me faisais des moustaches brunes, j’engloutissais voyelles et consonnes, si bien qu’à l’heure du dîner je n’avais plus d’appétit et refusais formellement de manger ma soupe.

“Par exemple, je me rappelle très bien la minute précise où le voile se déchira et où cessant d’épeler laborieusement, je découvris enfin un sens dans les petits signes noirs que ma mère m’indiquait du bout de son aiguille.

“Oui, je revois encore le livre, une *Vie de Saints Louis*, relié en basane.

“C’est dans ce bouquin que j’ai commencé à lire couramment. Je l’ai retrouvé, il y a quelques années, un jour que j’essayais de mettre un peu d’ordre dans ma bibliothèque; et ma main a tremblé, je vous assure, en tournant ces pages sanctifiées par les doigts de ma mère et devant lesquelles s’était éveillée autrefois mon intelligence enfantine.

“Mais de mes souvenirs littéraires, celui-là n’est pas le premier tout à fait. Il en est un, je le répète, antérieur même à l’époque où j’ai tant dévoré d’alphabets en chocolat, et c’est le souvenir d’un chef-d’œuvre de La Fontaine: *Le Loup et l’Agneau*.

“Ah! que j’étais petit alors! Tous mes rapports avec la librairie consistaient en une bible in-4°, une bible de Royaumont, à images, qu’on mettait sur ma chaise à l’heure des repas pour me hausser jusqu’à mon assiette. Mais j’avais déjà de l’imagination, et je prenais l’intérêt le plus vif aux belles histoires que mon père me contait pour m’endormir.

“C’était pour l’excellent homme le meilleur moment de la journée qu’il avait passée, pauvre bureaucrate, à noircir des paperasses administratives. Tandis que ma mère et mes trois sœurs tiraient l’aiguille, groupées autour de la lampe, mon père, assis au coin du feu, me prenait sur ses genoux, et, tout de suite, avide déjà de fictions et de chimères, je le regardais dans les yeux et je lui disais ardemment:

—Raconte, papa! raconte.

“Je les avais entendues bien des fois, les merveilleuses légendes, je les savais toutes par cœur, les sacrées et les profanes; mais, grâce à la merveilleuse faculté d’illusion que possède l’enfance, elles restaient toujours pour moi fraîches et nouvelles. Je frémissais d’horreur quand Joseph était vendu par ses frères, quoique je susse parfaitement qu’il allait devenir ministre du Pharaon d’Égypte et que, plus tard, il se vengerait noblement de sa famille scélérate en la comblant de bienfaits. . . . Et l’effrayant appel de Barbe-Bleu à sa femme: “Descendras-tu tout à l’heure!” me donnait la chair de poule, bien que je fusse certain d’avance de l’arrivée opportune des deux frères de Mme Barbe-Bleu “dont l’un était dragon et l’autre mousquetaire”. Pourtant, je dois l’avouer, les contes à dénouement heureux, tout en me passionnant, exerçaient à la longue sur moi leur vertu soporifique: je finissais quand même par m’endormir.